puis 1869, il fait partie de la chambre de commerce de Paris.— Son second fils, M. Henri BAILLIÈRE, né à Paris en 1840, est devenu également associé de la maison. Il a été nommé, en 1872, juge au tribunal de commerce.

BAILLIÈRE (Germer-Gustave), libraire éditeur, né à Paris, le 26 décembre 1837. Il est neveu de l'éditeur Jean-Baptiste-Marie Baillière. M. Germer Baillière, après avoir fait ses études médicales, se rendit en Allemagne et, pendant un séjour qu'il fit à Berlin en 1859, il traduisit de l'allemand un important ouvrage du professeur Casper : *Traité pratique de médecine légale* (2 vol. in-8°). En 1859, il prit la direction de la librairie médicale que son père venait de lui léguer et la transforma en une librairie scientifique et philosophique. Doué d'un esprit plein d'initiative et largement ouvert aux idées nouvelles, M. Germer Baillière a créé plusieurs collections importantes, qui ont eu un succès rapide. Telles sont : la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* (1863); la *Bibliothèque d'histoire contemporaine* (1535); la *Revue politique et littéraire* (1871); la *Revue scientifique* (1871); la *Revue philosophique* (1876); la *Revue historique* (1876). Candidat à la députation dans l'Oise, lors des élections du 8 février 1871, M. G. Baillière arriva le premier sur la liste républicaine, qui échoua alors tout entière. Le 29 novembre 1874, il a été élu, comme candidat républicain, membre du conseil municipal de Paris par le quartier de l'Odéon (VIe arrondissement), contre M. Rondelet, candidat des monarchistes et du clergé.

BAILLIVAL, ALE adj. (ba-lli-val, a-le; *ll* mll. — rad. *bailli*). Qui a rapport au bailli ou au bailliage : *Le secrétaire* BAILLIVAL *d'Yverdun.* (J.-J. Rouss.)

BAILLON (Ernest-Henri), médecin et naturaliste français, né à Calais en 1827. Il fit ses études médicales à Paris, obtint le prix de l'École pratique et le prix d'internat des hôpitaux et fut reçu, en 1855, docteur en médecine et docteur ès sciences. Quelque temps après, M. Baillon se fit recevoir, à la suite d'un brillant concours, agrégé à l'École de médecine. Très-versé dans les sciences naturelles, surtout dans la connaissance de la botanique, il fut appelé, en 1864, à succéder à Moquin-Tandon comme professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté de médecine de Paris. Peu après, il devint en même temps professeur d'hygiène et d'histoire naturelle appliquées à l'industrie à l'École centrale des arts et manufactures. Depuis 1870, il dirige un recueil périodique intitulé *Adansonia*, où il a inséré un grand nombre d'études sur la botanique pure et appliquée. M. Baillon a été décoré en 1867. Savant des plus remarquables, professeur des plus distingués, il a acquis une réputation méritée par son enseignement, qui est très-suivi, et par des ouvrages justement estimés. Nous citerons de lui : *Monographie des aurantiacées* (1855, in-8°); *Étude générale du groupe des euphorbiacées* (1858, in-8°, avec atlas de 27 pl.); *Monographie des buxacées et des stylocérées* (1859, in-8°, avec pl.); *Recherches organogéniques sur la fleur femelle des conifères* (1860, in-8°); *Mémoire sur le développement du fruit des morées* (1861, in-8°); *Guide de l'étudiant au nouveau jardin botanique de la Faculté de médecine de Paris* (1865, in-8°); *Traité du développement de la fleur et du fruit* (1868, in-8°); *Programme du cours d'histoire naturelle médicale professé à la Faculté de médecine de Paris. Zoologie médicale, botanique générale* (1868-1869, 2 vol. in-18); *Leçons sur les familles naturelles des plantes*, avec Payer; *Histoire des plantes* (1866-1875, 6 vol. in-8°, avec grav.), son ouvrage capital, édité avec un grand luxe et qui est en son genre l'œuvre la plus remarquable que nous possédions.

BAILLOUD (Jean-Baptiste-Charles-Joseph), écrivain français, né en 1811. Admis en 1829 à l'École polytechnique, il entra ensuite à l'École d'application de Metz, d'où il sortit avec le grade de lieutenant d'artillerie. M. Bailloud servit assez longtemps, comme officier, dans l'armée d'Afrique, puis il quitta le service et fut nommé inspecteur de la colonisation. Il reçut en 1846 la croix de la Légion d'honneur. M. Bailloud est l'auteur d'un ouvrage intitulé : le *Dessèchement des marais et la culture du riz en Algérie* (1853, in-4°).

BAILLY (Henri), compositeur français, né vers 1580, mort en 1639. Il fut surintendant de la musique de Louis XIII, et il a laissé un certain nombre de divertissements, de ballets et de morceaux de musique sacrée. La musique qu'il avait écrite sur le *Super flumina Babylonis* eut un grand retentissement.

BAILLY (François), littérateur français, né à Auxerre vers 1600, mort à Sainte-Vertu, près de Chablis, en 1651. Simple fils de vigneron, il commença ses études à Auxerre, les acheva à Paris et fut ensuite précepteur du comte de Clermont-Tonnerre, avec lequel il voyagea dans les Flandres et en Italie. Il eut alors l'intention d'entrer dans les ordres, reçut la tonsure et fut pourvu de la cure de Vitry, en Auxerrois; mais bientôt, dégoûté des fonctions ecclésiastiques, il se maria et se mit à travailler pour le théâtre. Il a laissé quelques comédies et un recueil de sonnets (Anvers, in-4°).

BAILLY (Joseph), peintre flamand du XVIIe siècle. Il était natif de Gand. On connaît de lui quelques paysages que les connaisseurs estiment presque à l'égal de ceux de Claude Lorrain.

BAILLY (Antoine-Nicolas), architecte, né à Paris en 1810. Son père, employé à l'administration des postes, voyant son goût pour l'architecture, le plaça sous la direction de Debret. M. Bailly suivit ensuite les cours de l'École des beaux-arts, où il devint l'élève de Duban. Nommé en 1834 architecte inspecteur des travaux de Paris, il prit part à l'achèvement de l'Hôtel de ville et à la construction de la fontaine Molière. En 1844, M. Bailly devint architecte du gouvernement dans les diocèses de Bourges, de Valence et de Digne. Il fut alors chargé d'importants travaux, parmi lesquels nous citerons la restauration de la cathédrale de Bourges et de la maison de Jacques Cœur, la reconstruction d'une tour de la cathédrale de Valence et la reconstruction de la cathédrale de Digne, dont il a refait la façade et décoré la partie intérieure. Appelé à Paris comme architecte en chef de la 6e section des travaux d'entretien en 1854, il fut nommé, six ans plus tard, architecte en chef de la 3e division. C'est à ce dernier titre qu'on lui doit la construction du lycée Saint-Louis, sur le boulevard Saint-Michel; du nouveau tribunal de commerce, dont le dôme a été assez vivement critiqué; de la mairie du IVe arrondissement de Paris, de postes-casernes, etc. Parmi les nombreuses constructions particulières qu'on lui doit, nous citerons le château de M. Lagoutte, à Choisy-le-Roi; les hôtels de M. Schneider, alors président du Corps législatif, du marquis de Ganay, du prince de Montmorency-Luxembourg, etc. En outre, il a restauré les châteaux de Cany et de Theuville, en Normandie, et exécuté des aménagements intérieurs dans divers hôtels du Crédit foncier à Paris. Chevalier de la Légion d'honneur en 1854, il a été promu officier en 1868. M. Bailly est membre de la Société centrale des architectes, du conseil d'architecture de la préfecture de la Seine, du jury d'architecture de l'École des beaux-arts, de la commission des beaux-arts, des musées municipaux et des travaux historiques. Enfin, il est inspecteur général honoraire des travaux de Paris, et, depuis 1875, il fait partie de l'Institut.

BAILLY (Jean-Baptiste), naturaliste français, né à Chambéry (Savoie) en 1822. Il est devenu conservateur d'ornithologie au muséum d'histoire naturelle de sa ville natale. On lui doit : *Recueil d'observations sur les mœurs et les habitudes des oiseaux de la Savoie* (Chambéry, 1851, in-8°); *Ornithologie de la Savoie* ou *Histoire des oiseaux qui vivent en Savoie à l'état sauvage, soit constamment, soit passagèrement* (1853-1855, 4 vol. in-8°, avec atlas et fig.), ouvrage très-important et très-estimé.

* **BAILLY DE MERLIEUX** (Charles-François), savant français. — Nous citerons, parmi les ouvrages qu'on lui doit : *Nouveau manuel complet de physique* ou *Éléments abrégés de cette science* (1824, in-18), dans la collection des *Manuels Roret*; *Nouveau manuel complet du jardinier* ou l'*Art de cultiver toutes sortes de jardins* (1824, in-18), dans la même collection; *Coup d'œil sur les progrès de la physique* (1827, in-8°); *Traité élémentaire d'astronomie* (1842, in-32); *Notice sur l'agronome Philippar* (1850, in-8°); *Traité de la raison humaine* (1853, in-8°); *Mémorandum* ou *Récapitulation des meilleurs procédés pour opérer sur papier par la voie sèche ou la voie humide* (1854, in-8°); *Réforme de la géométrie* (1857-1858, in-8°); *Un mot sur la vie à bon marché* (1860, in-8°); *De la prospérité publique, ses causes et ses effets* (1861, in-8°), M. Bailly de Merlieux a collaboré à la *Maison rustique du XIXe siècle* (1835-1845, 5 vol. in-4°) et à divers recueils scientifiques.

BAILS (DON Benito), mathématicien et musicographe espagnol, né à Barcelone en 1743, mort dans les premières années du XIXe siècle. Il fut membre de l'Académie de Barcelone et il a laissé un ouvrage intitulé : *Lecciones de clave y principios de harmonia*, trad. de Bemetzrieder (Madrid, 1775, in-4°).

* **BAILY** (Édouard-Hodges), sculpteur anglais. — Il est mort à Londres en 1867.

BAIN s. m. — **Encycl.** Hist. *Bains de Néron.* Ces *Bains* étaient situés sur le bord du golfe de Pouzzoles, près de Baïes, et décorés avec une extrême richesse. Néron en avait fait l'une de ses résidences favorites, et c'est là qu'il avait donné rendez-vous à sa mère, reléguée à Antium, quand il eut résolu de la faire périr. Il la conduisit, avec force démonstrations d'amitié et de respect, des *Bains* jusqu'à la mer, où il l'embarqua sur la trirème préparée pour qu'elle y trouvât la mort. Des ruines marquent l'emplacement de ces fameux *Bains*, sur la cime d'un rocher abrupt, au flanc de la montagne de Baïes; les sources qui alimentaient les piscines existent encore. Les premières que l'on rencontre sont au pied de la montagne, et les Romains y avaient aussi établi des thermes, dont il reste deux vastes salles où l'on voit quelques baignoires de pierre. L'eau des sources est très-chaude et contient beaucoup d'alun; les parois des salles sont imprégnées de cette substance qui a couvert les décorations de stuc dont elles étaient ornées; des niches vides indiquent l'emplacement qu'occupaient un grand nombre de statues. En gravissant la montagne, vers les ruines des *Bains* de Néron, on rencontre les étuves supérieures, qui consistaient en six corridors étroits et bas; l'un d'eux a une longueur d'environ 85 mètres et descend par une pente rapide jusqu'au golfe. Il recèle une source si brûlante qu'on n'y peut mettre la main; les guides y font cuire des œufs en quelques minutes, pour l'amusement des visiteurs, et la chaleur est telle dans tout ce corridor que peu de personnes peuvent s'avancer jusqu'à la source. Partout, au reste, dans ces corridors, il règne une température élevée, due aux feux souterrains, au point que les parois sont chaudes au toucher et que, même au bord de la mer, le sable, quoique rafraîchi par le flot qui le baigne, est toujours tiède. La source brûlante dont nous venons de parler alimentait spécialement les *Bains* de Néron.

* **BAIN**, bourg de France (Ille-et-Vilaine), ch.-l. de cant., arrond. et à 42 kilom. de Redon; pop. aggl., 1,582 hab. — pop. tot., 4,266 hab. Près du bourg existe un étang de plus de 30 hectares de superficie, d'où sort un ruisseau qui fait mouvoir plusieurs moulins.

BAIN (Alexandre), philosophe anglais, né à Aberdeen en 1818. Issu d'une famille pauvre, mais doué d'une grande intelligence et d'un goût très-vif pour l'étude, il parvint, grâce à son ardeur au travail, à se faire admettre au collége de sa ville natale, où il se fit recevoir maître ès arts à vingt-deux ans. Peu après, M. Bain devenait professeur suppléant de morale, puis il obtenait une chaire de philosophie naturelle à l'université d'Aberdeen. Appelé au même titre à l'université de Glascow en 1845, il fut nommé, en 1857, examinateur de philosophie à l'université de Londres. Enfin, en 1860, il est revenu dans sa ville natale, où il occupe encore la chaire de logique et de littérature anglaise. M. Bain est un des plus remarquables philosophes de l'Angleterre contemporaine. Il appartient à l'école positiviste anglaise, qui diffère de l'école positiviste française en ce que celle-ci repousse l'observation psychologique et en conteste la valeur, tandis que celle-là est essentiellement psychologique et maintient la distinction des phénomènes psychologiques soumis à l'observation externe, des phénomènes psychologiques qui relèvent de l'observation interne, c'est-à-dire de la conscience. M. Bain est avant tout un psychologue, car ce n'est que par occasion qu'il entre dans le domaine de la pure métaphysique. Anatomiste de l'esprit, analyste plein de pénétration, il excelle à disséquer, avec une précision toute scientifique, les phénomènes intellectuels, à les suivre jusque dans leurs éléments, à les recomposer avec exactitude, à les classer méthodiquement selon leurs affinités naturelles. Parmi les théories qui sont propres à M. Bain, il en est une qui mérite d'être remarquée, c'est la manière dont il explique notre perception de l'étendue. « Selon lui, dit M. Taine, cette perception a pour éléments primitifs nos sensations musculaires de locomotion. Le germe de la théorie était dans Brown, mais la théorie complète avec tout le cortége des preuves est de M. Bain. On peut dire qu'il l'a mise hors de conteste. Voilà une découverte positive et définitive, qui est en même temps un service de premier ordre. Car, d'une part, elle coupe par la racine toute l'argumentation par laquelle les philosophes critiques, Kant et Schopenhauer, par exemple, essayent de nous persuader que l'étendue n'existe pas, que cette idée est un simple produit de notre structure mentale, que rien en dehors de nous ne correspond à notre idée de l'espace; et, d'autre part, elle dissipe complétement les ténèbres que les philosophes spiritualistes, Reid et Royer-Collard, par exemple, amoncelaient à l'origine de nos connaissances, disant qu'entre la sensation et l'étendue on ne peut concevoir rien de commun, que si la première provoque en nous la perception de la seconde, c'est par un mystère impénétrable, qu'en psychologie comme ailleurs il faut admettre l'incompréhensible et finir par la foi. » M. Bain s'est attaché à rajeunir la psychologie en profitant des découvertes de la science, surtout dans le domaine de la physiologie et de la pathologie. Dans cette voie nouvelle, qui peut seule faire sortir la psychologie du champ stérile où elle s'est si longtemps confinée, M. Bain est arrivé à des résultats pleins d'intérêt. Nous citerons particulièrement l'application qu'il a faite du principe de corrélation des forces physiques au travail particulier qui se nomme la pensée. Indépendamment d'un grand nombre d'articles publiés dans la *Revue de Westminster*, le *Cours d'éducation* de Chambers, l'*Encyclopédie populaire*, etc., on lui doit une grammaire, un livre de compositions littéraires, etc., et dans un autre ordre d'idées : les *Sens et l'intelligence* (1855, in-8°), ouvrage d'une grande portée philosophique, qui a été traduit en français par E. Cazelles (1873, in-8°); les *Émotions et la volonté* (1859); l'*Étude du caractère* (1861); la *Science intellectuelle et morale* (1869); l'*Esprit et le corps considérés au point de vue de leurs relations*, suivi d'*Études sur les erreurs généralement répandues au sujet de l'esprit* (1874, in-8°); *Logique déductive et inductive*, traduite par Compayré (1875, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage, dans lequel l'auteur s'est placé au même point de vue que Stuart Mill, est un traité complet, approfondi et approprié à l'état actuel de nos connaissances d'une science qui a été trop négligée parmi nous.

BAINES (Rodolphe), érudit anglais, mort en 1560. Il devint professeur d'hébreu à Paris, puis, revenu en Angleterre, il fut évêque de Lichtfield, sous la reine Marie. Élisabeth lui enleva son évêché et il vécut dès lors dans la retraite. Il a laissé un *Commentaire sur les Proverbes* et une *Grammaire hébraïque* (Paris, 1550, in-4°).

BAÏNMADU, nom d'une idole en grande vénération dans l'Indoustan. Une pagode lui est dédiée sur les bords du Gange.

* **BAINS**, bourg de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. d'Épinal, dans un vallon arrosé par le Baignerot, affluènt du Coney; pop. aggl., 1,387 hab.; — pop. tot., 2,348 hab.

— *Histoire.* Bains doit son origine et son nom à ses sources thermales; elle a été occupée par les Romains jusqu'à l'invasion d'Attila, dont le passage amena sa ruine. Elle n'apparaît de nouveau dans l'histoire que vers le XIIIe siècle. En 1498, elle fut à demi détruite par un incendie, en 1571 par une inondation et en 1682 par un tremblement de terre. Au XVIIIe siècle, sous Stanislas, Bains fut en partie rebâtie. Il y a une quarantaine d'années, l'administration municipale a mis tout en œuvre pour faire de la ville un séjour agréable, fréquenté chaque année par environ 1,000 baigneurs.

* **BAINS**, village de France (Ille-et-Vilaine), cant., arrond. et à 7 kilom. de Redon; pop., aggl., 235 hab. — pop. tot., 2,691 hab.

BAINVILLE (Charles), poëte et chansonnier français, né vers 1690, mort à Paris en 1754. Il était parent de Boileau. On a de lui quelques poésies fugitives, le scénario d'un opéra et un assez grand nombre de chansons bachiques.

* **BAIS**, bourg de France (Mayenne), ch.-l. de cant. arrond. et à 21 kilom. de Mayenne; pop. aggl., 805 hab. — pop. tot., 2,057 hab. Nombreux moulins.

* **BAIS**, village de France (Ille-et-Vilaine), cant. et à 10 kilom. de La Guerche; pop. aggl., 403 hab. — pop. tot., 2,891 hab.

BAISIEUX, bourg de France (Nord), cant. et à 8 kilom. de Lannoy, arrond. et à 12 kilom. de Lille; pop. aggl., 641 hab.—pop. tot., 2,020 hab.

BAITELLI (Angélique), femme savante italienne du XVIIe siècle. Elle était originaire de Brescia et appartenait à une famille noble. En 1646, elle fut élue abbesse des bénédictines de Sainte-Julie, à Brescia. Elle a laissé : *Annali istorici dell' edificazione, creazione e dotazione del serenissimo monasterio di San Salvatore e Santa-Giulia di Brescia, alla Sede apostolica ed alla regia potestà sotto posto* (Brescia, 1657, in-fol.). C'est l'histoire de la fondation et des développements du couvent qu'elle dirigeait; *Vita, martirio e morte di santa Giulia, Cartaginese* (Brescia, 1657, in-8°), histoire de la patronne de ce couvent.

BAITELLI (François), poëte italien du XVIIe siècle, originaire de Brescia. On a de lui : *Rime con un discorso della nobilità* (Brescia, 1625); *La Scipiade*, poëme (Brescia, 1636); *L'Adulazione*, discours en vers.

BAITELLI (Jules), jurisconsulte italien, né à Brescia en 1705, mort vers 1765. Il étudia le droit à l'université de Padoue et revint dans sa ville natale exercer la profession d'avocat; il remplit par la suite divers emplois importants. On a de lui : *Tre lettere dell' antico Stato de' Cenomani* (Brescia, 1745), et un recueil de poésies, où sont réunies les œuvres de divers auteurs brescians : *Componimenti recitati in una adunanza letteraria* (1746, in-8°).

BAITELLI (Françoise), femme savante italienne, née en 1706, morte vers 1760. Elle a composé un grand nombre de pièces de vers et elle était très-versée dans la connaissance de la langue et de la littérature grecque et latine. Quelques-unes de ses poésies ont été recueillies dans les *Componimenti recitati in una adunanza letteraria* (Brescia, 1746, in-8°).

BAITHOSUS ou **BAITHUS**, Juif du IIIe siècle av. J.-C. Il n'est connu que pour avoir coopéré avec Sadoc à la fondation de la secte des saducéens.

BAITZ DE COLOMBIER (Aude DE), général français, né en 1610, mort en 1657. Il entra, en 1630, dans le régiment de Lyonnais, servit sous les ordres du marquis de Thoiras dans l'expédition dirigée sur le Montferrat, assista en 1640 au siége de Turin, puis passa dans l'armée de Catalogne, commandée par le comte de La Mothe-Houdancourt. Il assista à la prise de Vals, aux siéges de Tarragone et de Tamarit, aux combats des 19, 24 et 31 mars 1642, dans le premier desquels il fut blessé, se trouva à la bataille de Lérida, au siége de Roses et à la prise de Porto-Longone. En 1649, revenu à l'armée d'Italie, il fut fait maréchal de camp et il obtint, en 1656, le grade de lieutenant général.

* **BAIXAS**, bourg de France (Pyrénées-Orientales), cant. et à 6 kilom. de Rivesaltes, arrond. et à 12 kilom. de Perpignan; pop. aggl., 2,734 hab. — pop. tot., 2,735 hab. Excellents vignobles.

BAJARD (Hippolyte-Égalité), homme politique français, né à Saint-Donat (Drôme) en 1793, mort en 1863. Il étudia la médecine à Paris, où il passa son doctorat en 1820. Ardemment attaché aux idées républicaines, il se fit affilier à la charbonnerie, puis il devint, après la révolution de juillet 1830, membre de la Société des droits de l'homme et président de la Société républicaine de Romans, ville où il s'était fixé et où il devint, en 1834, commandant de la garde nationale. Ses opinions bien connues valurent au docteur Bajard d'être nommé, en 1848, représentant du peuple à la Constituante par 35,000 électeurs de la Drôme. Il vota avec l'extrême gauche, fut réélu à l'Assemblée législative, où il suivit la même ligne politique, et rentra complétement dans la vie privée après le coup d'État du 2 décembre 1851.

BAJASID, ville forte de la Turquie d'Asie. V. BAYAZID, au tome II du *Grand Dictionnaire* et dans ce *Supplément*.

* **BAKE** (Jean), philologue hollandais. — Il est mort en 1864.

BAKER (John), chancelier anglais, mort en 1558. Membre de la Chambre des communes vers 1530, il fut nommé successivement attorney général, membre du conseil privé et chancelier de l'Échiquier sous Henri VIII.

BAKER (Richard), poëte et historien anglais, né à Sissinghurst, comté de Kent, en 1568, mort à Londres en 1645. Il était petit-fils de sir John Baker, chancelier de l'Échiquier sous Henri VIII. Il fit ses études à l'université d'Oxford et visita presque toute l'Europe. Créé chevalier par Jacques Ier en 1603 et nommé grand shérif du comté d'Oxford en 1620, il jouissait d'une fortune et d'un crédit considérables; il n'en mourut pas moins insolvable, à la prison pour dettes, ruiné par les parents de sa femme, qu'il avait eu l'imprudence de cautionner. On a de lui : une *Chronique des rois d'Angleterre depuis l'époque des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques* (1641, in-4°), qui a joui d'une grande réputation, malgré ses erreurs, et que Philips, neveu de Milton, et divers autres continuateurs ont prolongée jusqu'au règne de George Ier; *Cato variegatus* ou *Distiques moraux de Caton* (Londres, 1636, in-8°); *Méditations et recherches sur l'Oraison dominicale* (Londres, 1637, in-4°); *Méditations et recherches sur les Sept psaumes de la pénitence* (Londres, 1639, in-4°); *Apologie des laïques qui écrivent sur la théologie* (Londres, 1641, in-4°), *Theatrum redivivum* (Londres, 1642, in-8°), réfutation de l'*Histriomastix* de Prynne; *Theatrum triumphans* (Londres, 1670, in-8°). Richard Baker a, en outre, traduit en anglais les trois premières parties des *Lettres* de Balzac.

BAKER (John), amiral anglais, né vers 1650, mort en 1716. Il fit partie, comme capitaine de vaisseau, de l'expédition navale envoyée à Smyrne en 1692 sous le commandement de sir George Rook, puis un peu plus tard de l'expédition envoyée à Cadix, assista à la prise de Gibraltar et à la victoire de Malaga et fut en dernier lieu chargé de négociations entre l'Angleterre et les États barbaresques (1716). John Baker a été inhumé dans l'abbaye de Westminster.

BAKER (sir Samuel-White), célèbre voyageur anglais, né à Londres en 1821. Il débuta dans sa série de lointains voyages par celui qu'il fit dans l'Inde en 1847. Ayant visité l'île de Ceylan, il y fonda avec son frère, en 1848, une ferme modèle et revint en Angleterre en 1855. Quelques années plus tard, il eut l'idée de suivre l'exemple des voyageurs Speke et Grant, qui étaient allés à la recherche des sources du Nil dans l'Afrique australe. Accompagné de sa femme, qui avait voulu partager les fatigues de sa périlleuse entreprise, M. Baker quitta l'Angleterre en 1861. Après avoir exploré les affluents de l'Atbara, il se rendit à Khartoum. Là, il fit les préparatifs nécessaires pour visiter la région des Grands lacs et du haut Nil, quitta cette localité en décembre 1862 et s'avança dans une contrée marécageuse où presque tous ses compagnons européens périrent de la fièvre. Il était arrivé à Gondokoro, sur le Nil Blanc, lorsque, au mois de février 1863, il y fut rencontré par Speke et Grant, qui arrivaient de la région des Grands lacs et retournaient en Europe. Speke lui dit qu'il avait appris par les indigènes l'existence d'un grand lac, situé dans la région occidentale, et qui pourrait bien être une des sources du Nil. Pendant que Speke remontait à Khartoum, Baker, suivant la direction indiquée, continua sa route, bien qu'abandonné par ses guides. Ayant rencontré une caravane, il la suivit jusqu'à Latooka, où il arriva au milieu du mois de mars suivant. Après avoir séjourné assez longtemps dans ce lieu, l'infatigable voyageur poursuivit son entreprise sans se laisser rebuter par les difficultés de tout genre qu'il rencontrait. S'avançant entre le Nil Blanc et le Sobat, il parvint enfin à gagner Kamrasis, où il apprit des indigènes qu'il approchait enfin du but. Le 14 mars 1864, il arriva avec sa femme sur le bord du lac Louta N'zighé, auquel il donna le nom d'Albert-Nyanza en l'honneur du mari de la reine Victoria. Baker explora complétement les rives septentrionales de cet immense réservoir du Nil, le plus grand des lacs de l'Afrique équatoriale. Il revint alors sur ses pas, et, à son retour en Égypte, il entra en relation avec le vice-roi. Étant revenu en Angleterre, il reçut dans son pays de nombreuses distinctions honorifiques. En France, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et membre de la Société de géographie, qui lui décerna en 1866 sa grande médaille d'or.

Le khédive d'Égypte ayant résolu, à l'instigation de l'Angleterre, de mettre un terme à la traite des esclaves dans le bassin du Nil Blanc et de créer une ligne non interrompue de comptoirs depuis Gondokoro jusqu'aux rives méridionales du Grand lac, afin d'établir des relations commerciales avec cette région, le khédive jeta les yeux sur sir Samuel Baker, dont il avait apprécié l'indomptable énergie, et lui offrit de le mettre à la tête de l'expédition. M. Baker accepta. Après avoir réuni un grand nombre d'instruments d'astronomie et de physique, qui lui furent fournis pour la plupart par la Société de géographie de Londres, il quitta cette ville au mois de mai 1869, accompagné de sa femme et de son neveu J.-A. Baker, et s'adjoignit un lieutenant de la marine française, M. H. de Bizemont. Arrivé en Égypte, il organisa son expédition, qui comprenait environ 800 soldats arabes ou nègres, d'immenses approvisionnements et une flottille à vapeur. Le khédive Ismaïl-Pacha, pour lui donner sur son corps expéditionnaire toute l'autorité nécessaire, lui conféra le rang de pacha, le grade de major général et les pouvoirs les plus étendus. Mais si le hardi voyageur avait pour lui, dans son entreprise de supprimer la traite, le khédive et quelques ministres, il avait contre lui l'opinion des musulmans. Les fonctionnaires et les commerçants du Sud, à qui il allait enlever une de leurs principales sources de profits illicites, devaient lui refuser tout concours. Baker-Pacha se trouva donc, dès le début de son entreprise, en présence d'une coalition de tous les intérêts et de tous les préjugés, à laquelle vinrent se joindre des difficultés matérielles tirées du voyage lui-même. Lorsque l'expédition arriva à Korosko, on dut tourner les cataractes, s'engager dans le désert, et il ne fallut pas moins de 1,800 chameaux pour transporter les bagages. L'ingénieur Higginbothaur parvint à faire franchir les cataractes aux embarcations; mais lorsque, au mois de février 1870, on eut dépassé Khartoum, le Nil Blanc était devenu, par suite des pluies, un vaste marais. On trouva une barrière naturelle formée par une accumulation d'herbes et de détritus de tout genre. On se trouvait alors à l'embouchure du Bahr-Scraf dans le Nil. Baker s'engagea dans cette rivière, qui était, lui dit-on, une dérivation du fleuve; mais, après une navigation de 800 kilomètres, il lui fut impossible d'avancer. Il dut rétrograder jusqu'à Towfikeya, où il s'établit, fit des excursions dans le pays, prit des mesures pour empêcher la traite et destitua le gouverneur turc qui avait fait des razzias d'esclaves. En décembre 1870, il quitta Towfikeya avec sa flottille et remonta le Nil jusqu'à Gondokoro, où il arriva le 15 avril 1871. Baker donna à cette bourgade le nom d'Ismaïlia, déclara prendre possession du pays au nom du khédive, somma les chefs indigènes de reconnaître l'autorité d'Ismaïl et leur annonça son énergique volonté d'empêcher le commerce des esclaves, dont il s'efforça de démontrer les maux. Les chefs indigènes feignirent de se soumettre; toutefois, les Bari se soulevèrent : Baker marcha contre eux, les battit et leur enleva un approvisionnement de blé pour un an. A cette époque, une rébellion éclata parmi les troupes de Baker, mécontentes des fatigues que leur faisait incessamment éprouver leur chef, et excitées par les marchands d'esclaves. Sur les 1,100 hommes environ qui composaient alors le corps expéditionnaire, 600 retournèrent à Khartoum. Baker n'en continua pas moins à s'avancer vers l'équateur. Ayant laissé à Ismaïlia une partie de sa troupe, il se rendit à Fattiko, chef-lieu d'une contrée fertile, devenue le quartier général des marchands d'esclaves, qui disposaient d'environ 1,500 hommes disciplinés militairement et placés sous les ordres d'un nommé Abusaod, véritable chef de brigands. Il entra aussitôt en relation avec les chefs indigènes, et, au nom du vice-roi, il signifia l'ordre aux chasseurs d'esclaves de quitter le pays dans un délai fixé. Laissant ensuite à Fattiko un de ses lieutenants, Abdullah, avec une centaine d'hommes et la plus grande partie de ses bagages, il se dirigea vers l'Unyaro, où les marchands d'esclaves, profitant d'une guerre, avaient réduit en captivité un grand nombre de femmes et d'enfants. Baker arriva à Masindi, résidence du roi Kabba-Regga, qui était appuyé par les marchands d'esclaves. Kabba-Regga envoya au corps expéditionnaire du cidre empoisonné, fit tuer les hommes restés en arrière et attaquer Baker par un grand nombre de nègres qui se tenaient cachés dans les hautes herbes et apparaissaient tout à coup. Après avoir mis le feu à Masindi, sans avoir pu s'emparer de Kabba-Regga, Baker gagna le territoire du chef Rionga, avec qui il fit alliance. Sur ces entrefaites, ayant appris que les hommes laissés par lui à Fattiko allaient être attaqués par la petite armée des chasseurs d'esclaves, il partit aussitôt avec une quarantaine d'hommes déterminés et arriva à Fattiko le 1er août 1871. La troupe des marchands d'esclaves, voyant Baker revenir avec si peu de monde et pensant qu'il avait perdu dans son expédition le reste de ses hommes, fondit sur lui et lui mit 7 hommes hors de combat; mais Baker rallia les hommes qu'il avait laissés sous les ordres d'Abdullah. Reprenant aussitôt l'offensive, il fondit à la baïonnette sur l'ennemi et lui fit éprouver une déroute complète, pendant laquelle la moitié des brigands resta sur le champ de bataille. Cette victoire, qui eut un grand retentissement, eut pour résultat immédiat d'amener tous les chefs indigènes à faire leur soumission. N'obéissant aux marchands d'esclaves que sous l'influence de la peur, lorsqu'ils virent leurs oppresseurs vaincus, ils acclamèrent Baker-Pacha et consentirent sans peine à payer un tribut annuel. Baker fit construire à Fattiko un fort inexpugnable et en fit le siége du gouvernement. Peu après, il laissa le commandement de ses hommes au colonel Gordon. « Je laissai Fattiko heureuse et prospère, dit-il, pour revenir à Ismaïlia (Gondokoro), où je parvins le 1er avril 1872. La paix était partout; aucun esclave ne pouvait descendre du Nil Blanc; le succès de ma mission était complet. » Peu après cette brillante expédition, il revenait avec sa femme en Égypte, et il retourna enfin à Londres, où au mois de décembre 1873 il fit le récit de son voyage devant la Société de géographie.

Sir Samuel Baker a publié plusieurs ouvrages : les *Chasses à Ceylan* (1853, in-8°); *Huit ans de pérégrinations* (1855, in-8°), sur son voyage dans l'Inde; l'*Albert-Nyanza* (1866, in-8°), relation du voyage qu'il fit dans l'Égypte équatoriale et pendant lequel il découvrit le lac Louta-N'zighé. Cet ouvrage a été traduit en français par M. Gustave Masson, sous le titre de *Découverte de l'Albert-Nyanza, nouvelles explorations des sources du Nil* (Paris, 1867, in-8°, avec 30 gravures et 2 cartes), et abrégé par M. Belin de Launay sous le titre de : le *Lac Albert, nouveau voyage aux sources du Nil* (1870, in-12). Sir Samuel Baker a publié, en outre : l'*Enfant du naufrage*, trad. par Mme Pauline Fernand (1869, in-8°), et *Ismaïlia, récit d'une expédition dans l'Afrique centrale pour l'abolition de la traite des noirs*, trad. par Hippolyte Vattemare (1875, in-8°, avec 56 gravures et 2 cartes), ouvrage qui est d'un grand intérêt.

BAKER-BROWN (Isaac), médecin anglais, né à Colne, comté d'Essex, en 1812, mort à Londres en 1873. Il appartenait à une famille israélite. Baker-Brown étudia la médecine à Londres, devint interne à l'hôpital de Guy, suivit les leçons de Hilton, chirurgien fort distingué, et passa son doctorat en 1834. Savant anatomiste, il s'attacha d'une façon toute particulière à l'étude des maladies des femmes, notamment des maladies de l'ovaire, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir introduit dans la pratique chirurgicale l'opération de l'ovariotomie dans les cas où il existe des kystes de l'ovaire. Après avoir pratiqué sans succès cette opération sur trois sujets, il n'hésita pas à la renouveler sur sa sœur, et cette fois il obtint les plus heureux résultats (1852). A partir de ce moment, sa réputation fut fondée. Il vit assister alors à ses cliniques des chirurgiens venus de divers pays pour s'initier à ses procédés. C'est ainsi qu'en 1862 Nélaton fit exprès le voyage de Londres, et, après avoir assisté à plusieurs opérations pratiquées par Baker-Brown, il fit connaître en France l'ovariotomie, qui depuis lors a été adoptée dans notre pays. Après avoir été chirurgien accoucheur et professeur de maladies des femmes à l'hôpital Sainte-Marie de Londres, dont il avait été un des fondateurs, Baker-Brown créa une maison de santé, qui reçut le nom de *London Surgical house*, et dans laquelle il reçut des femmes malades. Cet éminent chirurgien a laissé un certain nombre d'écrits, dont le plus remarquable est son *Traité sur les maladies des femmes* (Londres, 1854), plusieurs fois réédité.

* **BAKOU**, ville forte de Russie, dans la Transcaucasie, port sur la mer Caspienne; 14,000 hab., Persans, Tartares et Arméniens. Les maisons, qui ont toutes des terrasses, sont construites avec du naphte mêlé de terre. Les principaux édifices sont le palais des kans, d'une assez belle architecture, et la forteresse. Le port, abrité par la pointe de la presqu'île d'Apschéron, est très-beau et très-vaste. Le naphte abonde dans les environs et dans toute la province. Les sources de naphte jaillissent fréquemment d'elles-mêmes. Elles donnent lieu à une importante exploitation. Pour extraire cette substance, on construit des puits d'une profondeur variable, qu'on cure très-fréquemment et dont le rendement varie beaucoup. On la recueille dans des sacs en cuir et on la conserve dans des citernes construites à cet effet. Le naphte qu'on y trouve est noir, vert ou blanc; c'est le noir qui est le plus abondant. A l'E. de Bakou s'élève le temple des parsis, construit en brique. Au milieu d'une cour, entourée de cellules, se trouve un pavillon quadrangulaire, où l'on voit un foyer d'où la flamme s'échappe sans interruption. Des flammes sortent également de quatre cheminées construites aux quatre angles. Les adorateurs du feu viennent dans ce temple se livrer à leurs pratiques de dévotion.

* **BAKOUNINE** (Michel), patriote et révolutionnaire russe. — Il est mort à Berne le 30 juin 1876. Étant parvenu à s'échapper de Sibérie, où il avait été envoyé, il gagna les États-Unis, puis revint en Europe. Avec une nouvelle ardeur, il se jeta dans le mouvement révolutionnaire et socialiste et devint le chef de l'école des nihilistes, qui prit pour programme l'athéisme, le triomphe du travail sur le capital, la collectivité de la propriété et des instruments de travail au profit des seuls travailleurs, etc. Ses idées ne trouvèrent que peu d'adeptes, même parmi les démocrates les plus avancés, dans les congrès socialistes auxquels il assista, notamment à celui de Berne en 1868, et il finit par rompre avec le célèbre Karl Marx. A partir de 1873, il se tint à l'écart, vivant à Lugano avec sa famille. Atteint d'une maladie mortelle, Bakounine se rendit à Bâle pour y consulter les médecins. Il était depuis quelques jours dans cette ville lorsqu'il y mourut.

BAKSAÏ (Abraham), historien et jurisconsulte hongrois du XVIe siècle. Il était originaire de Chemnitz et fut conseiller privé du palatin de Pologne et du prince de Kesmark. Il a écrit une *Chronologia regum et ducum Hungariæ* (Cracovie, 1567, in-4°).

BAKSAÏ (Bernard), jurisconsulte hongrois du XVIe siècle. Il fut secrétaire du roi Jean de Hongrie et chargé par lui de négocier la paix avec l'empereur Ferdinand Ier. On a de lui : *Commentarium ad jus Werbœtzi tripartitum hungaricum* (in-4°).

BAKTSCHI-SÉRAÏ, ville de la Russie d'Europe. V. BAGHTCHÉ-SÉRAÏ, au tome II du *Grand Dictionnaire*.

BAKUS s. m. (ba-kuss). Bot. Espèce d'acanthacée du Bengale.

Bal masqué (LE), opéra en quatre actes, paroles de M. Édouard Duprez, d'après le livret italien de Somma, musique de M. Verdi; représenté au Théâtre-Lyrique en novembre 1869. Il était utile de faire connaître cette œuvre distinguée au public qui ne fréquente pas le Théâtre-Italien, autant toutefois que des chanteurs médiocres pouvaient la faire apprécier. Les morceaux que l'auditoire du Théâtre-Lyrique a le plus goûtés ont été d'abord l'allegro en *la* bémol, chanté par le duc Richard au premier acte; la ballade, la chanson du second acte; le duo avec Amalia, le trio et la prière en *mi* bémol mineur du troisième acte. Distribution : le duc Richard, Massy; Amalia, Mme Meillet; Oscar, Mlle Daram; Ulrica, Mme Borghèse; Renato, Lutz. La musique du *Ballo in maschera* est si nerveuse, si expressément scénique, qu'elle ne peut, sans perdre beaucoup de son expression, être détachée du texte sur lequel elle a été imaginée et écrite. Cet ouvrage a moins résisté à l'épreuve de la traduction que la *Traviata* et *Rigoletto* du même compositeur.

BALA, servante de Rachel et concubine de Jacob, dont elle eut Dan et Nephtali.

BALAC, nom du roi de Moab qui fit venir de Mésopotamie le prophète Balaam pour maudire les Israélites, dont il redoutait les attaques, et qui plus tard, conseillé par le même Balaam, essaya d'entraîner le peuple hébreu dans l'impudicité et l'idolâtrie. C'est alors, dit la Bible, que le Très-Haut, dans sa colère, envoya l'horrible plaie qui fit périr 24,000 personnes.

BALACE, préfet de l'empereur Constance au IIIe siècle. Il est cité parmi les persécuteurs des chrétiens, et il paraît que saint Antoine lui prédit qu'il ferait une mauvaise fin. La prédiction ne tarda pas à se réaliser : Balace fut mordu par un cheval furieux et mourut des suites de sa blessure.

* **BALADINAGE** s. m. — Danse avec sauts, qu'on appelait aussi danse par haut. Les danses nobles, sans sauts, s'appelaient, par opposition, danses par bas.

BALADUCADRUS, nom d'un héros mis au rang des dieux, d'après d'anciennes traditions belges.

BALALAÏKA s. m. (ba-la-la-i-ka). Sorte de guitare à trois cordes, en usage chez les Russes : *Venait ensuite le reste du cortége, les Chinois avec des flageolets, les Kalmouks avec des* BALALAÏKAS. (Choubinski.) ‖ On dit aussi BALALEIGA.

* **BALANCE** s. f. — *Balance des peintres*, Tableau comparatif du mérite des plus habiles peintres, établi par de Piles, sous le quadruple rapport de la composition, du dessin, du coloris et de l'expression. Il suppose que chacune de ces branches de l'art est susceptible de s'élever à 20 degrés, terme de perfection qu'aucun peintre n'a jamais atteint. Ainsi, il trouve, dans les ouvrages de Raphaël, la composition à 17 degrés, le dessin à 18, le coloris à 12 et l'expression à 18; dans ceux de Paul Véronèse, la composition à 15 degrés, le dessin à 10, le coloris à 16 et l'expression à 3, etc.

* **BALANCEMENT** s. m. — Disposition des marches d'un escalier en vue de répartir progressivement la diminution de largeur du côté de la rampe.

* **BALANCER** v. a. ou tr. — *Balancer un escalier*, Établir le balancement des marches.

* **BALANCIER** s. m. — **Encycl.** Entom. Comme un grand nombre d'autres noms significatifs, le mot *balancier* a l'inconvénient

de préjuger une question assez obscure d'ailleurs, car rien n'est moins sûr, comme nous le verrons plus loin, que la fonction de pondération dans le vol attribuée aux organes qui nous occupent ici et qui leur a fait donner le nom qu'ils portent. Ce n'est pas, du reste, la seule difficulté à laquelle ait donné lieu l'étude de ces appareils. Commençons par les décrire sommairement.

Les *balanciers* des diptères sont loin d'avoir la même forme et d'atteindre le même développement chez les diverses familles. Un fait qui paraît bien constaté, c'est que les proportions de ces organes sont toujours en raison inverse de celles des ailerons et des cuillerons. Aussi les *balanciers* sont-ils très-développés chez les tipulaires, qui le plus souvent sont dépourvus d'ailerons et de cuillerons, au lieu qu'ils sont très-courts chez les œstres et les hippobosques, dont les ailerons et les cuillerons sont très-développés. Bien que la forme des *balanciers* soit très-variable, ils se composent toujours de deux parties : le filet, qui tient immédiatement au corps de l'insecte, et le bouton, qui termine ce filet. Le bouton peut être rond, ovale, tronqué, mais il est presque toujours comprimé.

Quelle est la nature de cet organe ? Les entomologistes ont émis sur ce point des opinions diamétralement opposées : les uns considèrent les *balanciers* comme des ailes inférieures atrophiées, les autres comme un développement hypertrophique des appendices vésiculeux qui accompagnent les deux trachées postérieures du thorax. Latreille, qui a émis cette dernière opinion, a même cru reconnaître la véritable origine des *balanciers* dans les valves qui accompagnent les stigmates de certaines larves qui vivent dans l'eau ou dans les matières en putréfaction. Du reste, les *balanciers* ne semblent pas à Latreille occuper la position des ailes inférieures chez les insectes pourvus de deux paires d'ailes. Ces dernières, en effet, ont toujours leurs attaches sur les sommités latérales antérieures du troisième anneau thoracique, dans le voisinage immédiat des ailes supérieures, au lieu que les *balanciers* ont leur origine beaucoup plus bas, tout près des stigmates. Quelques-uns même les font naître sur le premier segment abdominal, ce qui exclurait définitivement toute idée d'aile atrophiée; mais cette dernière assertion paraît contredite par toutes les observations. Par des études microscopiques d'une nature d'ailleurs très-délicate, quelques entomologistes prétendent avoir découvert, à la base même des *balanciers*, les épidèmes et les muscles moteurs spéciaux qu'on trouve à la base des ailes inférieures ; si ce fait se confirme, il est décisif en faveur des ailes atrophiées. Quant à l'objection formulée par Latreille, elle serait réfutée par l'affirmation contraire de M. Duponchel, qui prétend que les *balanciers,* chez les diptères, sont précisément insérés à la place qu'occupent les ailes inférieures filiformes des némoptères. On voit que, loin d'être d'accord sur l'origine des *balanciers*, les naturalistes ne s'accordent pas même sur la place qu'ils occupent.

Ils ne sont pas moins divisés sur les fonctions de ces singuliers appendices. Les uns les considèrent comme des appareils régulateurs du vol, les autres comme des organes servant à la respiration. Il est clair que la question d'origine, qu'il eût fallu peut être écarter dans la recherche des applications, a préoccupé ceux qui ont étudié les *balanciers* au point de vue de leurs usages. Les partisans des ailes atrophiées ont été portés à rattacher ces organes au phénomène du vol ; ceux qui préfèrent voir en eux des hypertrophies des stigmates les rapportent plus volontiers aux fonctions respiratoires. Pour la première opinion, qui est, du reste, la plus répandue, on allègue les expériences suivantes : si l'on supprime l'un des *balanciers* d'un diptère, il perd l'usage de l'aile située du même côté, tourbillonne sur lui-même et finit par tomber ; si l'on retranche les deux organes, l'insecte perd complètement la faculté du vol. Ces expériences paraissent absolument probantes; malheureusement, M. Lacordaire, qui a voulu les renouveler, n'a obtenu aucun des résultats annoncés. D'autre part, certains entomologistes prétendent avoir supprimé la faculté de bourdonner en supprimant les *balanciers;* mais leurs adversaires ne se contentent pas de nier le fait, ils affirment avoir accru le bourdonnement par l'ablation des *balanciers.* Si l'on ajoute que les diptères font vibrer très-énergiquement leurs *balanciers* pendant le repos, sans produire ni le vol ni le bourdonnement, on comprendra que la question de l'usage de ces organes est loin d'être résolue.

BALANCRE, sergent de grenadiers au bataillon du Doubs, dans les guerres de la République. Il se signala à la bataille d'Aversdorf (décembre 1793), où, grièvement blessé à la tête, il sut encore se défendre contre trois dragons autrichiens, en tuer un et mettre les deux autres en fuite.

BALANÉ, une des huit filles d'Oxylus et de la nymphe Hamadryade.

*__BALANIDE__ s. m. — Bot. Fruit formé de deux ou trois glands contenus dans un involucre épineux.

BALANO-PRÉPUTIAL, ALE adj. (du gr. *balanos*, gland, et de *préputial*). Qui se rapporte à la fois au gland et au prépuce.

BALANTES, peuple de la Nigritie occidentale, dans la Sénégambie. Bien qu'ils se livrent à l'agriculture, ils n'en ont pas moins des mœurs féroces, et ils font périr tout étranger qui pénètre chez eux. Ils adorent des fétiches; leur langue est toute différente de celle des Papels, qui les bornent à l'E.

BALANUS, prince gaulois du IIe siècle av. J.-C. Il est signalé par Tite-Live (XLIV, XIV) comme ayant offert aux Romains son concours contre les Macédoniens. Le sénat, en récompense, lui fit don d'armes magnifiques, d'un cheval de luxe, d'une chaîne d'or et d'une coupe.

*__BALARD__ (Antoine-Jérôme), chimiste français. — Il est mort le 30 mars 1876. Balard fut emporté par une courte maladie, précédée par un affaiblissement graduel de plusieurs mois. Ce savant, dont les découvertes ont été d'une si grande utilité pratique, était, dit M. Berthelot, « bon, serviable, dévoué à la science, toujours prêt à aider ceux qui la cultivaient, sans être jamais effleuré par le moindre soupçon d'envie ou de jalousie. C'était là, on peut le dire, son principal souci et ce qui grave son souvenir en traits ineffaçables dans le cœur de ses amis et de ses élèves. »

*__BALARUC__, bourg de France (Hérault), cant. et à 6 kilom. de Frontignan, arrond. et à 23 kilom. de Montpellier, à 4 kilom. N. de Cette; 690 hab.

Les bains de Balaruc, situés sur les bords du lac de Thau, près de Cette, sont devenus une des stations thermales les plus fréquentées du midi de la France. Connus des Romains, qui y avaient bâti des thermes, ils ont eu, surtout à partir de la fin du XVIe siècle, une vogue qui ne s'est pas démentie. Les nombreuses habitations qui se sont peu à peu élevées autour de la source ont fini par constituer une agglomération importante, Balaruc-les-Bains, dont l'accroissement tend à rendre de plus en plus désert le village de Balaruc, situé à quelque distance. Le nouveau village et l'établissement thermal sont bâtis dans une presqu'île formée par le lac de Thau et adossés aux collines qui entourent ce lac, alimenté par la mer.

Le bassin de captage de la source est au fond d'une cour dallée de l'établissement et consiste en un puits de maçonnerie, dans lequel l'eau monte à une hauteur variable et est aspirée par le jeu d'une pompe dans des tuyaux de plomb qui la dirigent soit aux buvettes, soit dans les salles de bain. Cette eau, qui est toujours brûlante, recouvre les parois intérieures du puits d'une couche d'un sédiment rougeâtre, ferrugineux. Mais les moyens imparfaits de captage font qu'avant d'arriver jusqu'au réservoir elle a perdu la plus grande partie de ses gaz. Voici quelle en est la composition, d'après Marcel de Serres et Figuier. On trouve par kilogramme d'eau : chlorure de sodium, 6,802; chlorure de magnésium, 1,074; sulfate de chaux, 0,803; sulfate de potasse, 0,053; carbonate de chaux, 0,270; carbonate de magnésie, 0,030; bromure de sodium, 0,003; bromure de magnésium, 0,032; silicate de soude, 0,013; oxyde de fer, traces; gaz acide carbonique libre, 0,06.

Il existe deux buvettes, l'une dans la cour près de la source, l'autre au premier étage; il y a, de plus, 12 cabinets de bains, 3 cabinets de douches, une étuve, un cabinet pour l'application des boues thermales et une piscine réservée aux malades de l'hôpital. L'eau de Balaruc est si chaude, qu'on ne peut ni la boire ni la prendre en bain telle qu'elle sort de la source. On la boit cependant pure aux buvettes, parce qu'elle a eu le temps de se refroidir en passant par de longs et minces tuyaux et en séjournant quelque temps dans des réservoirs; mais elle a perdu dans le trajet presque tout son acide carbonique, ce qui la rend lourde à digérer. Les baignoires sont alimentées par deux conduits, dont l'un amène l'eau chaude, l'autre de l'eau ayant séjourné dans des refroidissoirs.

Comme on peut le présager par ces diverses installations, l'eau de Balaruc s'administre en boisson, en bains, en douches, en bains de vapeur, en fomentations locales et en applications topiques du dépôt ou boue minérale. Cette eau est inodore, assez limpide et d'un goût désagréablement salé; on la boit cependant sans répugnance, à une température assez élevée. A faible dose, elle occasionne de la constipation; à dose élevée, elle purge. Au XVIIe siècle, on en prenait, en trois temps, comme dit Marchand, jusqu'à 4 et 5 litres; mais cette méthode barbare est abandonnée. Quelques verres seulement, bus le matin, ont un effet excitant et tonique; le pouls s'accélère, l'appétit se réveille, et il persiste dans la journée un sentiment de bien-être et de chaleur à l'épigastre; les digestions se font vite et facilement. Les bains s'administrent à une température progressive et croissante de 32° à 40°, et leur durée est de 30 à 45 minutes. Ils font rougir la peau, stimulent sa vitalité, déterminent une sueur abondante et augmentent le nombre des battements du cœur et des artères. Les deux traitements, interne et externe, sont le plus souvent employés ensemble · mais quelques maladies se traitent seulement par la boisson, d'autres par les bains, les douches et les applications de boue. Le traitement externe est employé avec succès dans les paralysies et les rhumatismes chroniques; le traitement interne dans les cas de trouble des organes digestifs, dans les engorgements du foie et de la rate, la chlorose, surtout pour les individus qui se trouvent mal d'un traitement ferrugineux antérieur, le lymphatisme et les scrofules. Les eaux de Balaruc ne doivent jamais être administrées aux malades d'un tempérament sanguin, sous peine de congestions cérébrales généralement fatales; elles semblent aussi accélérer la phthisie, bien loin d'y porter remède.

*__BALAYAGE__ s. m. — **Encycl.** Nous ajouterons ici quelques détails importants à ce que nous avons dit sur le *balayage* des grandes villes, et en particulier de Paris. Quant au *balayage* des villages, des bourgs et même de quelques petites villes de province, nous avouons, non sans quelque honte, qu'il n'existe pas, même à l'état de projet. Dans un grand nombre de petits centres agricoles du Midi, les rues, transformées en véritables écuries, sont couvertes de litière qui se transforme patiemment en fumier, après quoi on les renouvelle, après avoir entassé l'engrais à côté des portes des maisons. On ne connaît d'autre procédé d'enlèvement des immondices; le fumier ne disparaît des rues que lorsqu'il est réclamé par les champs, et les malheureux habitants de ces bourgs physiquement pourris font penser involontairement à ces larves de criocères qui s'ensevelissent dans leurs excréments graduellement accumulés. Le tableau est hideux; mais nous n'en avons pas chargé les couleurs. Après cela, on pourra être surpris que nos gouvernements aient poursuivi jusqu'à La Mecque et à Djeddah des causes d'infection, et l'on se demandera si l'on n'eût pas dû nettoyer les rues de nos villages avant de veiller à faire enterrer les détritus dont les caravanes orientales sèment leur route derrière elles.

Ce déplorable état de choses est si manifestement funeste à la santé publique, qu'on se demande comment il a pu résister aux progrès de la civilisation. Nous ne referons pas l'histoire faite tant de fois des boues infectes de l'ancien Paris, et du temps que la capitale a mis à comprendre la nécessité de se débarrasser de ses immondices. Quand les historiens de Paris nous racontent qu'au XIIIe siècle il n'existait pas dans cette ville de service public de la salubrité; que les habitants les plus propres ne connaissaient d'autre moyen de se débarrasser des immondices dont les rues étaient encombrées que de les transporter sur les places publiques, le premier progrès consista à obliger les propriétaires à enlever eux-mêmes les immondices accumulées devant leurs maisons, et ils ne trouvèrent tout d'abord d'autre moyen pratique que de jeter les ordures à la rivière. Les inconvénients de ce système ne tardèrent pas à se faire sentir; des ordonnances intervinrent pour proscrire ce procédé trop élémentaire, mais sans indiquer un autre moyen véritablement pratique. Louis XII fut le premier qui inaugura un système rationnel en chargeant l'administration de l'enlèvement des immondices et frappant, pour cet objet, les propriétés d'une taxe spéciale. Toutefois, l'administration ne prenait à sa charge que l'enlèvement des immondices, le *balayage* des rues restait à la charge des propriétaires. Malheureusement, le recouvrement de la taxe, dont les délégués des notables bourgeois restaient chargés, était rendu presque impossible par la mauvaise volonté des princes, des seigneurs, des églises et des couvents, qui se prétendaient exempts de toute sorte d'impôts. Henri IV fit faire un pas à la question en remplaçant la taxe des propriétaires par un droit d'octroi sur les vins et en établissant une administration spéciale dirigée par le grand voyer. Louis XIII revint à la taxe, qui paraissait en effet plus équitable, et prit des moyens énergiques pour faire cesser les résistances de ceux qui se prétendaient exempts. Il créa trois charges héréditaires de receveurs, pour remplacer les collecteurs élus par les bourgeois. Ces receveurs se ruinèrent, et il fallut de nouveau recourir à l'élection; mais les directeurs élus ne furent pas plus heureux que leurs devanciers et échouèrent comme eux contre d'invincibles résistances.

Sous Louis XIV, les résistances particulières étaient suffisamment vaincues pour qu'on pût résoudre définitivement cette difficile question du *balayage.* On y parvint, grâce à la fermeté de Colbert et du conseil général de police qu'il avait fait instituer. On créa la charge de lieutenant de police, et l'on plaça dans les attributions de ce nouveau fonctionnaire le soin de la salubrité. Des assemblées de quartier, dites directions, furent chargées de nommer les receveurs. Le travail du *balayage* fut confié à des entrepreneurs contrôlés par des inspecteurs relevant du lieutenant de police.

Ce système fut profondément modifié par la Révolution, qui, supprimant la taxe du *balayage*, mit ce travail à la charge des habitants sous forme de prestation en nature. Plus tard, le *balayage* des places publiques, des quais, des promenades, des grandes voies macadamisées fut mis à la charge de la ville. Les propriétaires restés chargés du nettoyage de la voie publique devant leurs immeubles se déchargèrent généralement de ce soin sur des compagnies autorisées par la ville et surveillées par elle. Plus tard, en 1853, la ville elle-même mit ses propres ouvriers à la disposition des propriétaires. Elle percevait, pour le *balayage*, des particuliers abonnés, un droit de 1, 2 ou 3 centimes par mètre carré et par mois, selon la catégorie dans laquelle se trouvait classée la voie bordée par l'immeuble. En 1855, les balayeurs parisiens formèrent une division spéciale du service de la préfecture de police et furent classés en 4 légions, chacune de 3 compagnies à 4 sections de 8 ou 10 hommes ou femmes; en tout environ 2,500 personnes, non compris les cantonniers. Ce nombre a été beaucoup augmenté depuis. D'autre part, les abonnements à la ville, qui, en 1859, rendaient 5,770,346 et 8,706,022 l'année suivante, époque de l'annexion des communes suburbaines, n'ont cessé de s'accroître depuis. Néanmoins, un nombre considérable de propriétaires repoussaient obstinément le régime de l'abonnement et mettaient ainsi un grave obstacle à l'exécution du *balayage*, qui devait nécessairement gagner en régularité et en rapidité à être confié à une seule administration. En 1873, la superficie totale des voies à balayer était évaluée à 11,300,000 mètres carrés, dont 2,300,000 à la charge de la ville et 9,000,000 à balayer par les particuliers, se décomposant en 3,500,000 remis à la ville par abonnement et 5,500,000 exécutés au compte des particuliers. Un plan d'ensemble n'était réellement possible sur une si immense superficie qu'à la condition de n'être pas entravé par de nombreuses exceptions. Quant aux dépenses, elles étaient fort lourdes pour le budget municipal : elles montaient à 2,300,000 francs, dont 1,100,000 seulement étaient couverts par les abonnements. Le *balayage* coûtait donc à la ville 1,200,000 fr. Aussi le conseil municipal crut-il devoir se faire autoriser par une loi à remplacer par une taxe obligatoire pour tous les propriétaires le système compliqué des abonnements. La loi a été votée en 1873 par l'Assemblée nationale, avec cette clause, qu'il serait établi un tarif différentiel pour les diverses catégories des rues; que ce tarif, voté par le conseil municipal, devrait être approuvé par le conseil d'Etat et revisé tous les cinq ans. Le tarif adopté par le conseil municipal après le vote de cette loi a été approuvé par décret du 3 janvier 1874. Il admet 7 catégories de voies publiques, dont les riverains payent à la ville de 10 à 70 centimes par mètre carré et par an. On a calculé que la taxe fournirait un revenu suffisant pour couvrir largement les dépenses de la ville, améliorer le service et augmenter la paye des ouvriers, qui est déplorablement insuffisante. La nouvelle loi ne modifie en rien les obligations des particuliers relativement aux neiges et aux glaces. Mais, telle qu'elle est, la taxe de *balayage* donne encore lieu à de nombreuses réclamations. Elle s'élève en moyenne à 0 fr. 365 par mètre carré. Les spécialistes pensent qu'une entreprise privée réduirait aisément ce prix moyen à 0 fr. 20. Le *balayage* mécanique, qui tend à se substituer de plus en plus au *balayage* à la main et qui donne de bons résultats, faciliterait cet abaissement de prix universellement réclamé.

BALAYEUSE s. f. — **Encycl.** Au mot BALAYEUR, dans le tome II du *Grand Dictionnaire*, nous avons dit quelques mots de la *balayeuse* mécanique imaginée en 1856 par le docteur Colombe; nous allons expliquer ici, d'après le *Dictionnaire des arts et manufactures* de M. Laboulaye, le mécanisme d'une *balayeuse* de création plus récente et plus expéditive, due à M. Taillefer, et que l'on voit fonctionner à chaque instant aujourd'hui dans les rues de Paris.

Cette *balayeuse*, traînée par un cheval, se compose d'une charrette à deux roues. L'appareil balayeur, fixé à l'arrière, consiste en un rouleau garni de brins de piazzava. Sur une des roues de la charrette s'ajuste une grande roue d'engrenage, qui engrène avec un pignon fixé à l'extrémité d'un arbre placé sous la voiture. Le mouvement du pignon, par le moyen d'une chaîne de Galle, se communique à un second pignon placé à l'extrémité de l'arbre du balai. Si le premier pignon engrène, la voiture marche en faisant tourner le balai; s'il est désengrené, l'appareil balayeur reste immobile.

Cet appareil, de $1^{m},73$ de longueur, est disposé d'une manière oblique, de sorte que le côté qui reçoit le mouvement touche presque l'une des roues de la charrette, tandis que l'autre en est écarté d'environ $0^{m},18$. Deux pièces de bois mobiles sur l'essieu supportent l'axe du balai. Une tringle, placée sous la main du conducteur sur son siége, permet de les déclancher et de les abaisser vers la chaussée si l'on veut que le balai fonctionne, et la même manette sert à les relever à volonté.

Comme le poids du balai cylindrique pourrait briser les brins contre le sol, deux roulettes fixées à ses extrémités permettent de l'élever ou de l'abaisser à volonté.

On a calculé que huit *balayeuses* peuvent approprier 40,000 mètres carrés de terrain dans l'espace de 1 heure 10 minutes, résultat qui correspond au travail de 100 hommes environ. Au point de vue du prix de revient, le rapport de la dépense est de 1 fr. 50 à 3 fr. 90, ce qui constitue, comme on le voit, une économie très-importante.

BALBILIUS (Caïus), gouverneur de l'Egypte sous le règne de Néron, en 55 de l'ère moderne. Il était sénateur et attaché au parti d'Agrippine; celle-ci lui fit attribuer le gouvernement de l'Egypte. Il avait écrit sur cette contrée et sur ses propres voyages des ouvrages intéressants, mentionnés par Sénèque et par Pline, et qui se sont perdus.

BALBURA, ancienne ville de la Caballide, contrée de la Carie, dans l'Asie Mineure. Elle faisait partie d'une ligue formée entre plusieurs villes de la contrée, dans le but de résister aux empiétements de Rome, et elle fut annexée à la Lycie par le préteur Murena, après la soumission de Cibyre (85 av. J.-C.), la capitale de cette confédération.

BALBUS, ancienne montagne d'Afrique, sur laquelle se retira Masinissa, vaincu par Syphax, roi de Numidie. Elle était située près de Carthage et bornait la Numidie.

BALCASAR, fils de Pygmalion, roi de Tyr, et d'Astarbé. Sa mère, qui avait étranglé son père, conçut aussi le projet de se défaire de lui; mais, averti à temps par Narbal, un des officiers de la cour restés fidèles à la mémoire de son père, il parvint à s'échapper dans une barque et gagna la Syrie, où, pour vivre, il se fit gardien de troupeaux. Dans la suite, il retourna dans sa patrie, appelé par Narbal, qui lui avait fait parvenir un anneau d'or, signe dont ils étaient convenus, et il monta sur le trône après la mort d'Astarbé.

Balcon (LE), tableau de M. Edouard Manet. Sur un balcon, dont la balustrade est formée de barres de fer peintes en vert, une jeune femme est assise; elle est vêtue d'une robe blanche et porte au cou un médaillon suspendu à un ruban vert; ce costume printanier fait ressortir les tons chauds de sa carnation, ses grands yeux noirs et sa chevelure d'ébène. Ses mains jouent avec un éventail; son bras droit est appuyé sur la balustrade. Près d'elle est debout une jeune fille également vêtue de blanc, avec une ceinture rose; elle a une ombrelle verte sous le bras et met des gants chamois. Par derrière se tient un jeune homme ganté, à cravate bleue et à col de chemise droit, le cigare à la bouche, les moustaches en croc et la poitrine bombée. Ces trois personnages, si franchement et nous pourrions dire si crûment réalistes dans leurs costumes, ont toute la banalité d'expression, toute la vulgarité des « bourgeois » contemporains; la dame assise sait qu'elle a de beaux yeux; la demoiselle a l'air gauche et un peu niais d'une petite pensionnaire; le monsieur a la mine satisfaite d'un gandin. Au reste, la composition est dépourvue de tout intérêt; l'exécution, qui dénote une certaine habileté de « patte, » comme on dit dans les ateliers, offre, en définitive, plus de pesanteur que de force.

Ce tableau a été exposé au Salon de 1869; il est un de ceux qui ont contribué à fonder cette réputation d'excentricité réaliste, cette renommée de mauvais goût qui s'est attachée à M. Manet. Un des critiques qui ont jugé cet artiste avec le plus d'indulgence, M. Castagnary, a dit du tableau que nous venons de décrire : « Sur ce balcon, j'aperçois deux femmes, dont une toute jeune. Sont-ce les deux sœurs? Est-ce la mère et la fille? Je ne sais. Et puis, l'une est assise et semble s'être placée uniquement pour jouir du spectacle de la rue; l'autre se gante, comme si elle allait sortir. Cette attitude contradictoire me déroute. Certes, j'aime la couleur et je reconnais volontiers que M. Manet a le ton juste, souvent même agréable. J'ajouterai que, quand il aura appris l'art des nuances, des demi-teintes, de tous ces secrets subtils qui font tourner les objets et répandent dans une toile l'espace en même temps que la lumière, il approchera des mieux doués d'entre les coloristes. Mais le sentiment des fonctions, mais le sentiment de la convenance sont choses indispensables. Ni l'écrivain ni le peintre ne les peuvent supprimer. Comme les personnages dans une comédie, il faut que dans un tableau chaque figure soit à son plan, remplisse son rôle et concoure ainsi à l'expression de l'idée générale. Rien d'arbitraire et rien de superflu, telle est la loi de toute composition artistique. »

BALDASSARI (Valerio), peintre italien, né à Pescia vers 1690, mort vers 1750. Il eut pour maître Pierre Dandini, dont il n'égala pas le talent.

Baldassari, opéra-comique en un acte, paroles de M. Jules Ruelle, musique de M. de Mortarieux; représenté aux Fantaisies-Parisiennes le 3 août 1867. La donnée du livret est un peu risquée. La partition offre de jolis couplets et un duo dans lequel l'air *Au clair de la lune* a été intercalé et traité avec goût.

BALDASSERONI (Jean-Jacques), jurisconsulte italien, né à Pescia en 1710, mort vers 1780. Après avoir fait ses études à l'université de Pise, il y devint professeur de droit canon en 1733 et cultiva avec un égal succès le droit, l'histoire, les mathématiques et la philosophie. Il a édité les *Ponderazioni sopra le contrattazioni maritime* de Charles Saga, et il fut un des plus actifs collaborateurs du *Magazzino toscano.*

*__BALDENECKER__ (Jean-Bernard), compositeur allemand. — Il est mort en 1849.

BALDI (Bernardino), peintre italien du XVIe siècle. Il appartient à l'école bolonaise. Son atelier, à Bologne, fut très-fréquenté, et il fit de nombreux et d'excellents élèves. Les églises de Bologne contiennent de lui un grand nombre de tableaux.

BALDINI (Pietro-Paolo), peintre italien de l'école romaine, né en 1700, mort vers 1760. Titi, dans ses *Etudes de peinture, sculpture et architecture des églises de Rome*, le donne comme élève de Pierre de Cortone. Beaucoup d'églises de Rome renferment encore de ses œuvres, spécialement Saint-Dominique et Saint-Sixte, où il a peint à fresque un épisode de la vie de saint Dominique. Son style est généralement pur et de bon goût.

BALDRIANE s. f. (bal-dri-a-ne). Bot. Valériane officinale. ‖ Racine de cette plante.

BALDUS ou **BALDESCHI**, jurisconsulte italien, né à Pérouse en 1327, mort à Paris en 1400. Baldus fut un des plus éminents légistes du XIVe siècle, et toute sa vie il professa le droit dans les universités les plus renommées, à Pérouse, à Pise, à Bologne, à Florence, à Padoue et à Pavie. Dans les dernières années de son existence, il avait été appelé à la chaire de droit de l'Université de Paris. Il a écrit des *Commentaires sur le vieux et le nouveau Digeste;* des *Commentaires sur le* Liber feudorum *et sur le* Traité de la paix *de Constance;* des *Leçons sur trois livres des Décrétales;* des *Additions au* Speculum *de Durante* et divers autres ouvrages juridiques : *Practica judiciaria; De juris doctoribus vel de commemoratione; De pactis; Disputatio de vi turbativa*, etc.

*__BALDUS__ (Edouard-Denis), peintre et photographe. — Il a publié quelques ouvrages : *Concours de photographie. Mémoire déposé au secrétariat de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, contenant les procédés à l'aide desquels les principaux monuments historiques du midi de la France ont été reproduits par ordre du ministre de l'intérieur* (1852, in-8°); *Recueil d'ornements d'après les maîtres les plus célèbres des* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles, reproduits par les procédés de l'héliographie* (1868, in-fol.); les *Monuments principaux de France reproduits en héliographie* (1875, in-fol., 60 pl.); *Palais du Louvre et des Tuileries. Motifs de décoration intérieure et extérieure* (1875, in-fol. de 300 pl.).

*__BÂLE__, ville du N.-O. de la Suisse. — La population s'élève aujourd'hui à 48,000 hab.

— *Histoire.* Nous complétons les courts renseignements que nous avons donnés au tome II du *Grand Dictionnaire*, page 99, par les considérations suivantes, empruntées à l'excellent *Itinéraire de la Suisse* de M. Ad. Joanne : « Jamais, à aucune époque de son histoire, Bâle ne fut plus libre, plus florissante, plus peuplée, plus brillante qu'au commencement du XVIe siècle. Les évêques, dont le pouvoir en matière civile et politique était à peu près anéanti, venaient de se retirer à Porrentruy, et la Réforme, adoptée avec empressement par leurs anciens sujets, allait bientôt les dépouiller de leur autorité spirituelle. Erasme et Holbein vivaient dans ses murs. Mais, à partir de cette époque, les choses changèrent. Devenue toute-puissante, la bourgeoisie fit de sa liberté un privilége exclusif; elle traita en serfs les nouveaux venus admis à vivre dans son sein et se métamorphosa peu à peu en une aristocratie oppressive. Aussi sa prospérité ne tarda pas à décliner. Du XVIe siècle à la fin du XVIIIe, la population décrut de moitié.

» La Révolution française renversa cette aristocratie et rendit la liberté à ses sujets. Le 20 janvier 1798, le bourgmestre, le petit et le grand conseil de la ville de Bâle assurèrent, par un acte authentique, l'égalité politique des citadins et des montagnards. Cet acte fut respecté sous le gouvernement helvétique et l'acte de médiation; mais, lors de la réaction de 1814, Bâle-Ville, le violant, s'arrogea le droit de nommer les trois cinquièmes des membres du grand conseil. Bâle-Campagne se plaignit vivement et n'attendit qu'un moment favorable pour réclamer ses droits. Après la révolution de 1830, Liestal devint le lieu de réunion de tous les mécontents. En 1831, la guerre éclata entre la Ville et la Campagne, qui établit un gouvernement provisoire. Vainement la diète, intervenant entre les deux partis, occupa militairement le pays pendant huit mois environ, et, le 14 septembre 1832, elle prononça par décret la séparation (sans réserve de réunion) des communes déjà émancipées. Bâle ne voulut pas se soumettre, et, le 3 août 1833, elle fit marcher contre la Campagne 1,500 à 1,600 hommes et 12 pièces d'artillerie. Cette dernière tentative se termina par une déroute complète : 400 Bâlois restèrent sur le champ de bataille dans la forêt du Hard. A la nouvelle de ces graves événements, la diète envoya des troupes et des commissaires pour occuper tout le canton de Bâle; la ville ouvrit ses portes le 11 août et ôta les canons de ses remparts. Bientôt après parut l'arrêté qui prononçait la séparation totale de la Ville et de la Campagne, ne laissant à la première que les quelques communes situées sur la rive droite du Rhin.

» Aujourd'hui, chacune des deux parties du canton de Bâle possède une constitution particulière. »

*__BÂLE-CAMPAGNE__, cant. de la Suisse, ch.-l. Liestal; 54,127 hab. et 42,163 hectares.

*__BALE-VILLE__, cant. de la Suisse, ch.-l. Bâle; 47,760 hab. et 3,686 hectares.

*__BALÉARES__ (îles), groupe d'îles de la Méditerranée. — La population actuelle de ces îles est de 269,354 hab.

*__BALÉARIQUE__ s. f. — **Encycl.** Ornith. Nous ne referons pas ici l'histoire de la grue couronnée (v. GRUE); mais nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer que les ornithologistes qui ont détaché ce bel oiseau du genre grue, pour en faire un genre à part, paraissent avoir établi cette distinction sur des caractères peu marqués. On admet, du reste, aujourd'hui, dans ce genre, deux espèces longtemps confondues sous le nom d'oiseau royal. L'oiseau royal proprement dit habite l'Afrique méridionale. Il a les joues nues, blanches avec une teinte rosée dans la partie supérieure, l'aigrette longue et fournie, les plumes du cou longues, pendantes, bleu cendré. L'autre espèce, qu'on a proposé d'appeler la grue-paon (héron-paon de Linné), habite le nord du même continent. Elle a également les joues nues, mais blanches dans la partie supérieure et rosées dans la partie inférieure; l'aigrette très-petite; les plumes du cou longues, pendantes et noirâtres.

BALECH-LAGARDE (Louis-Auguste), littérateur et journaliste français, né à Pavie (Gers) en 1824. Il s'est adonné de bonne heure au journalisme et il a collaboré à un très-grand nombre de feuilles politiques et littéraires, tant en province qu'à Paris. On lui doit en outre des ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Mémoires d'un inconnu* ou le *Département du Lot* (1861, in-12); la *Ville des neiges, coup d'œil sur les Hautes-Pyrénées* (1862, in-12); l'*Ermite de Beausoleil, coup d'œil sur le département de Tarn-et-Garonne* (1862, in-12); les *Débuts de Justin* ou le *Pays de Foix* (1864, in-12); *Basques et Béarnais* (1864, in-12); les *Dîners de Saint-Blancard* ou les *Pyrénées-Orientales* (1865, in-12); *Un héritage manqué* ou le *Département de la Charente-Inférieure* (1872, in-12); *M. Castillon, coup d'œil sur le département de Lot-et-Garonne* (1872, in-12); *Ce qu'on voit en Gascogne, excursion dans le Gers* (1872, in-12); *Des marais aux dunes, promenades dans les Landes* (1872, in-12); le *Roi de pique* ou le *Département de la Charente* (1872, in-12), etc.

BALEIGOUR, un des noms d'Odin, dans la mythologie scandinave.

BALEMCANDA s. m. (ba-lèmm-kan-da) Bot. Ixie de la Chine.

BALERI s. m. (ba-le-ri). Ornith. Nom vulgaire du faucon crécerelle.

BALESTRIERO (Giuseppe), peintre italien, né à Messine en 1632, mort en 1709. Il appartient à l'école napolitaine et il fut élève d'Agostino Scilla, dont il s'efforça d'imiter la manière. Il était bon dessinateur et il a produit un assez grand nombre de tableaux estimés; mais il abandonna de bonne heure la peinture pour entrer dans les ordres.

BALÉUS, un des compagnons d'Hercule. D'après Tite-Live, il donna son nom aux îles Baléares, dans l'une desquelles il fut inhumé.

BALEXERDIE s. f. (ba-lè-ksèr-dî). Bot. Syn. de NANODÈS.

*__BALFE__ (Michel-William), compositeur anglais. — Il est mort en octobre 1870.

*__BALFOURIER__ (Adolphe-Paul-Emile), peintre français. — Depuis ses débuts au Salon de 1843, cet artiste laborieux et fécond a exposé à presque tous les Salons de peinture. Nous citerons, parmi ses tableaux : *Vue de l'église de Cima, Vue de Castellano* (1844); la *Villa Mécène* (1845); les *Marais-Pontins, Castelgonfaldo, Fragments d'aqueducs antiques* (1846); *Mazeppa, Valldemuza* (1847); *Maison de paysan, Parc Chigi, Plantation d'orangers à Valldemuza* (1848); le *Lac Némi, Environs de Carthagène, Cours d'eau* (1849); quatre *Etudes d'après nature* (1850); *Vallon de Bruneval, Vue de Crevillente* (1852); *Maison de paysan* (1853); *Moulin à eau, Pâturage* (1855); *Moulin à huile, Pont sur le Roubaud, Environs d'Oradour* (1857); *Ruines à Yères, Vue d'Yères* (1859); la *Ville d'Yères* (1861); *Barque sur le Gapeau, Puits de Saint-Pierre* (1863); *Vue de Crevillente, Bois de pins* (1864); *Environs de la Crau, Etang de Cotaria* (1865); *Ruines du couvent de Saint-Bernard, Etangs des Pesquiers* (1866); le *Coudon et les environs de la Crau* (1867); *Un vallon près de Saint-Basile*, le *Ravin d'Elche* (1868); les *Bords de la Tardaire*, la *Tour de Carruz, Un moulin à Elche* (1869); *Vue d'Hyères, Poste de douaniers* (1870); *Cascatelles de Tivoli* (1872); *Vue prise dans le Var* (1873); *Environs de Valence* (1874); *Rochers à Hyères*, le *Pressoir à huile* (1875).

BALI ou **BALY** (baie de), à l'ouest de Madagascar. Le brick français la *Marie-Angélique* se trouvait à l'ancre dans la baie de Bali avec un chargement de cent-cinquante nègres, lorsque ceux-ci se révoltèrent (31 décembre 1858), s'emparèrent du navire et massacrèrent une partie de l'équipage, pillèrent le navire et l'abandonnèrent. Le capitaine Bertin, qui s'était racheté en payant une rançon de 200 pistoles, se rendit à Nossibé et revint dans la baie de Bali en compagnie de la *Cordillère*, commandée par Fleuriot-Delangle. Le commandant français détruisit le village de Mahoukoulou, qui avait reçu les insurgés, renversa Outsingou, reine du pays, et annexa ses Etats à ceux de Tsiahouan, roi de Lambougou, dont il obtint, en échange, une convention avantageuse à l'industrie, au commerce français, et la reconnaissance de droits que la France revendique depuis très-longtemps sur cette partie de l'île de Madagascar. Il lui imposa, en outre, l'obligation de laisser s'établir des missionnaires et des écoles catholiques. Des traités du même genre furent signés avec d'autres chefs indigènes de la baie de Bali. Mais ces traités ne sont guère observés que lorsqu'il y a en vue des navires de guerre prêts à les faire respecter.

BALIBABULAH s. m. (ba-li-ba-bu-lâ). Bot. Nom donné aux gousses de l'acacia de Farnèse.

BALIMBA s. m. (ba-lain-ba). Bot. Syn. de BILIMBI ou CARAMBOLIER.

BALIMBAGO s. m. (ba-lain-ba-go). Bot. Petit arbre des Moluques.

BALINSKI (Michel), célèbre écrivain polonais, né en Lithuanie en 1794, mort en 1865. Il fit ses études au gymnase de Wilna et les termina en 1818, à l'université de cette ville, où professaient Groddeck, Capelli, Danilowicz, Lelewel. Il dirigea une revue intitulée l'*Hebdomadaire de Wilna*, et, plus tard, une autre revue satirique, très-spirituelle, intitulée *Nouvelles recueillies sur le pavé.* Après un voyage à l'étranger, il occupa, en 1836, une place au ministère de l'instruction publique, à Varsovie. En 1841, il fut un des fondateurs d'une revue intitulée la *Bibliothèque de Varsovie*, avec Woycicki, Rogalski, Lubienski, Szabranski, etc. Cette revue, d'un grand mérite, occupe une place distinguée dans la littérature polonaise et forme 100 volumes gr. in-8°. Depuis, Balinski a publié une *Biographie de Barbe Radziwill*, épouse du roi Sigismond-Auguste; une *Histoire de Wilna ;* un *Dictionnaire géographique de l'ancienne Pologne* et différents volumes sur les sources relatives à l'histoire de Pologne. En 1864 et 1865, il publia l'*Histoire de l'université de Wilna* et la *Monographie de Jean Sniadecki*, célèbre astronome et littérateur.

BALIOS (*tacketé*), un des chevaux d'Achille. L'autre se nommait Xanthos. Ces chevaux étaient immortels, selon Homère, et descendaient de Zéphire et de Podarge (*Iliade*, XVI); ils avaient été transmis à Achille par Pelée, qui, le jour de son mariage avec Thétis, les avait reçus en don de Neptune. ‖ Surnom de Bacchus.

BALITSAMA, dans la mythologie indoue, séjour de Bali, prince des démons. ‖ Monde souterrain, enfer des Indous.

*__BALIVEAU__ s. m. — *Baliveaux de l'âge*, Ceux qui ont été réservés à la fin de la première coupe et qui ont ainsi le même âge que le taillis. ‖ *Baliveaux modernes*, Ceux qui ont parcouru deux révolutions. ‖ *Baliveaux anciens*, Ceux qui ont parcouru trois révolutions. ‖ *Baliveaux de vieilles écorces*, Ceux qui sont plus anciens encore.

BALIVIS s. m. (ba-li-vi). Ornith. L'un des noms donnés au canard sauvage.

BALL ou **BALÉE** (Jean), théologien anglais, né à Cassington (Oxfordshire) en 1585, mort en 1640. Il fit ses études à Oxford, devint maître d'école d'un petit village du comté de Stafford et publia : *Traité sur les principaux fondements de la religion chrétienne* (1630), ouvrage qui a été traduit en turc et a eu quatorze éditions en moins de deux ans ; *Traité sur la foi* (1631, in-4°) ; *Jugement impartial sur les motifs de séparation* (1640, in-4°). Il laissait, en outre, des manuscrits, et l'on a publié depuis : le *Pouvoir de la piété* (1657, in-fol.) ; *Traité de la méditation théologique* (1660, in-12).

BALL (Benjamin), médecin français, né à Naples en 1833. Il a fait ses études médicales à Paris, où il a passé son doctorat. M. Ball s'est fait recevoir agrégé de cette Faculté en 1866, et il est devenu médecin des hôpitaux On lui doit les ouvrages suivants : *De la coïncidence des gangrènes viscérales et des affections gangréneuses extérieures. Erysipèle gangréneux et pneumonie disséquante gangréneuse* (Paris, 1860, in-8°) ; *Des embolies pulmonaires* (1862, in-8°) ; *Du rhumatisme vésical* (1866, in-8°). Le docteur Ball a publié les *Leçons de pathologie expérimentale* de Claude Bernard et les *Leçons cliniques sur les maladies des vieillards* du docteur Charcot.

BALLAN ou **BALAN** (Antoine), général français, né à Pont-Beauvoisin, dans l'Isère, en 1751, mort en 1832. Il fut fait colonel après la bataille de Jemmapes, puis devint général et commanda en chef, en 1793, l'armée établie dans les environs de Guise. Il fut mis à la retraite après la campagne de 1796, en Italie, et se retira à Guise.

BALLANDE (Hilarion), acteur et écrivain français, le fondateur des Matinées littéraires, né à Cuzorn, canton de Pumel (Lot-et-